Document généré le 15 mai 2024 13:33

24 images

# Des villes et des hommes

Marie-Claude Loiselle

Numéro 153, septembre 2011

Des villes et des hommes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65053ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Loiselle, M.-C. (2011). Des villes et des hommes. *24 images*, (153), 4–5.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Des villes et des hommes

*dossier dirigé par Marie-Claude Loiselle*
*Illustration : Sophie Casson pour* 24 images

S'INTÉRESSER À LA REPRÉSENTATION DE LA VILLE AU CINÉMA, C'EST SE RAPPELER QUE LE SEPTIÈME ART se conçoit avant tout comme une manière d'appréhender l'homme dans un environnement (culturel, social, historique). Même lorsque ce cadre semble indéterminé, il n'est pas neutre, et la manière qu'a l'auteur d'un film d'envisager l'espace qu'il met en scène ne l'est jamais non plus. De tous ces lieux qui ont inspiré les cinéastes, la ville est certainement celui qui a été le plus représenté, au point qu'on ne peut concevoir le cinéma sans les images d'univers urbains qu'il a gravées dans notre mémoire en un peu plus d'un siècle d'existence. Force est même de constater que la représentation que l'on se fait aujourd'hui de certaines villes, la perception que nous en avons et jusqu'au souvenir que nous en conservons sont presque autant façonnés par les films que nous avons vus que par notre expérience directe de celles-ci. Combien d'impressions de New York, de Tokyo, de Rome, de Lisbonne ou de Paris conservons-nous qui, en nous remémorant telle rue, tel quartier ou même en les arpentant réellement, se trouvent intimement mêlées à ce que nous en avons vu au cinéma ? Ce parallèle que l'on peut établir entre l'acte de voir un film et celui de visiter une ville a fait dire à Roger Odin que « visiter une ville, c'est entrer dans un monde », « c'est, depuis toujours, se faire son cinéma »[1].

C'est ainsi que toutes ces images, filmiques et mentales que nous accumulons, en viennent à se confondre pour former notre imaginaire, nos paysages oniriques communs. Chris Marker avait bien senti cela lorsqu'il s'interroge dans ***Sans soleil*** sur les images de Tokyo qui l'habitent : « Je commence à me demander si ces rêves sont bien à moi ou s'ils font partie d'un ensemble, d'un gigantesque rêve collectif dont la ville tout entière serait une projection ». Le cinéma, tout comme la ville, est une construction humaine. Aussi ce dossier s'attardera à saisir de quelle façon quelques-unes de ces villes nous ont été révélées par les cinéastes (Lisbonne, Berlin, Montréal, New York), et comment elles peuvent également cesser de faire rêver ou d'attiser l'intérêt pour leur réalité présente, comme s'en désole Régine Robin au sujet de Paris. Considérant l'espace urbain comme un prolongement de ceux qui y vivent, de leurs désirs autant que de leurs entraves, il apparaît donc approprié de se pencher plus précisément sur la place que l'homme tient dans la représentation que le cinéma offre de la ville, de toutes ces villes dévoilées, fantasmées, réinventées... et fixées à jamais par lui dans notre mémoire. **— M.-C.L.**

1. « Visiter une ville, voir un film », dans *Théorèmes*, n° 10, Villes cinématographiques : ciné-lieux, 2007.